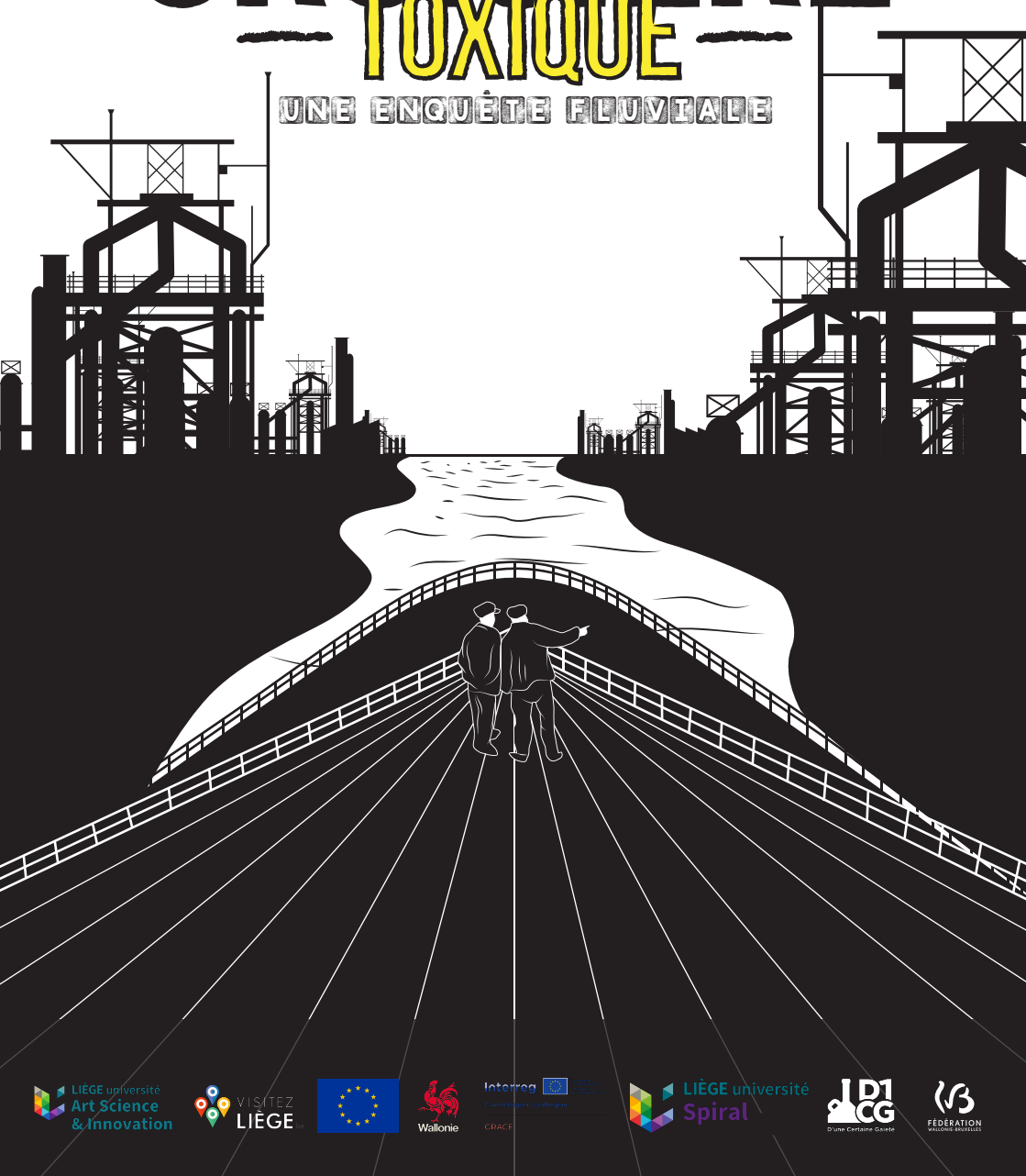


CROISIERE TOXIQUE

UNE ENQUÊTE FLUVIALE



Interreg



Cofinancé par
l'Union Européenne
Kofinanziert von
der Europäischen Union

Grande Région | Großregion

GRACE

GRACE est un collectif innovant qui rassemble des institutions culturelles, des gouvernements locaux et des établissements universitaires. Ces partenaires œuvrent à la généralisation de l'éducation artistique pour tous les citoyens de la Grande Région. Leur objectif est de renforcer le rôle de la culture et du tourisme durable dans le développement économique, l'inclusion sociale et l'innovation sociale. La Cellule Art, Science & Innovation représente l'Université de Liège au sein de ce consortium.

Le patrimoine industriel, commun aux composantes de la Grande Région, s'offre aux yeux de ses habitants, sans que les regards ne se posent nécessairement sur ces traces encore bien visibles dans nos cités et espaces périurbains. Des édifices, d'anciens outils ou des territoires remodelés, font désormais partie intégrante de notre histoire et de notre culture. Aujourd'hui, il s'agit de les aborder avec un regard critique et une volonté de (re)valorisation, à la mesure de l'abondance qu'ils ont suscitée et de ce dont ils ont été les témoins. Cette édition de la Croisière Toxique porte sa focale sur le récit du riche passé industriel de la région liégeoise et questionne ses multiples héritages.

Elle est financée par le programme INTERREG VI A Grande Région, avec le soutien de la Wallonie et de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



LIÈGE université
Spiral

Depuis sa création en 1995, le centre de recherches Spiral a développé une expertise unique dans les domaines des études scientifiques et technologiques (STS), de l'anthropologie des sciences et des technologies, et de l'évaluation des politiques publiques, avec un accent particulier sur les politiques scientifiques et l'innovation. Il accueille une importante équipe de plus de 30 chercheurs-ses dont l'expertise couvre un large éventail de domaines, notamment les risques et la gouvernance, l'élaboration des politiques publiques, les STS (science, technologie et société), l'écologie, l'innovation méthodologique et les processus participatifs. Avec une touche critique mais pragmatique.

Cette édition de la Croisière Toxique est organisée dans le cadre du projet « *The Body Societal* » financé par le Conseil européen de la recherche (StG GA959477).



D'une Certaine Gaieté

Fondée en 1999 à Liège, dans la continuité du Cirque Divers, l'association D'une Certaine Gaieté inscrit son action à la croisée des champs de l'éducation populaire et de la culture, et est reconnue à ce titre par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Son territoire de prédilection est le sillon Sambre et Meuse, une zone industrielle en constante reconversion. Ces processus qui ont tant façonné les cerveaux, les corps et l'atmosphère, connaissent dans le bassin liégeois d'importantes configurations suite à la fermeture des hauts-fourneaux et de la phase à chaud de la sidérurgie. D'une Certaine Gaieté a l'ambition de dénicher ce qui grouille en-dessous des radars, ce qui vit dans les marges et foment le dissensus, réclame de la visibilité et revendique de nouveaux droits sociaux.

BIENVENUE À BORD !



Les Croisières Toxiques vous emmènent sur la Meuse, en vous proposant un récit tumultueux de ce cours d'eau et de l'activité industrielle qui l'a façonné. Plutôt qu'une histoire enchantée faite de progrès lisse et d'âge d'or prospère - hélas révolu, vous entendrez une histoire rugueuse, faite de conflits d'implantation, de pollutions industrielles, d'aménagements rectilignes du paysage et de ses friches, des infrastructures et de leur façon de naturaliser les ressources.

Les Croisières Toxiques sont nées de la rencontre entre plusieurs disciplines et intérêts convergents, autour des enjeux environnementaux, de l'héritage industriel et des façons de fabriquer des récits sur ces sujets. Ces intérêts et ces histoires sont nourries du tournant actuel des « humanités environnementales ». Ce projet concerne le bassin industriel mosan et rassemble autour de lui anthropologues, historiens, politologues et philosophes, ainsi que des acteurs du secteur culturel et de l'éducation permanente.

L'enjeu majeur consiste à proposer de nouveaux récits à rebours d'une lecture nostalgique, héroïque et technophile de l'histoire du bassin liégeois. Loin des nécessités historiques dictées par une marche en avant inéluctable du cours des choses, les croisières toxiques explorent d'autres registres de sensibilité et de rapport aux friches industrielles qui font le lit du bassin mosan.

Par exemple, il s'agit de ne pas passer sous silence les conflits d'implantation ou les pollutions diverses qui ont frappé ce bassin, dont les fameux « brouillards toxiques » de 1930, et de faire voir / ressentir l'éten due des aménagements et des friches suscités par l'activité industrielle dans la vallée de la Meuse. En bref, comment défaire le caractère d'évidence de cette histoire et permettre son héritage et sa réappropriation ? Comment rendre le territoire à nouveau polémique ? Comment rendre au bassin et à son évolution un sens échappant au discours politique lancinant sur la crise ou la reconversion ?

Au fil de l'eau, nous partirons à la découverte du paysage industriel et de ses reconfigurations, en compagnie de Xavier Lambert (médiateur scientifique et culturel à la Maison de la Métallurgie et de l'Industrie), Alexis Zimmer (historien et professeur à la Faculté d'architecture ULiège, auteur de *Brouillards toxiques*) et Arnaud Péters (Sites⁴ ASBL et historien expert en dépollution des sols). Cette brochure n'aurait pas pu voir le jour sans les précieuses contributions d'Anne Stelmes, Alexis Zimmer et Arnaud Péters, sans le travail de compilation et de traduction de François Thoreau et de Xavier Lambert, sans la mise en page réalisée par l'ASBL D'une certaine gaieté, l'impression par le collectif GRACE, et l'organisation de cette 9e édition par le laboratoire Spiral (ULiège).

Contact : fthoreau@uliege.be, azimmer@uliege.be



Quand l'écran d'air de protection
à la chaleur accablante, se réduit
à néant, le potentiel de forces
musculaires s'amenuise considérablement,
et l'homme souffre en silence.

Quand les cils n'assurent plus
l'évacuation latérale des sueurs,
les yeux s'inondent d'un bain de saumure
et la visibilité se ramène
progressivement à quelques ombres.

Il faudrait quelques instants de
répit, mais l'impitoyable géant
tente d'accoucher ses matières en
fusion, il veut dégager ses entrailles
infernales et diaboliques.

En face se trouve l'homme qui peine
et qui s'évertue, il veut vaincre,
il veut le voir crachoter
jusqu'à la dernière étincelle, lui extraire
l'ultime de ses gouttes.

C'est bien cela, la lutte perpétuelle
du fondeur d'antan,
devant ce titan
indomptable et tellement indocile.

Louis Drieghe, Mon cœur y était. Souvenirs d'un haut fourneau d'Ougrée 1946-1982, autoédité, 1984, p. 16.

UN DE L'ACIÉRIE

L'impression me tient en précaire équilibre sur le rail, l'endroit où s'amorce la courbe. Moi, profane égaré dans une industrielle nuit.

L'aciérie Thomas vient de m'apparaître soudain comme hostile. Tout violence. Tout imprévisible traîtrise. Carcasse gigantesque, secrète, où suppurent de gros abcès rouges ; d'où jaillissent des torrents de comètes ivres ; d'où fusent, glorieux, d'éblouissants gey-sers. Quels travaux sourds s'accomplissent au profond des coins d'ombre altérée à peine ? Et quels titans se heurtent, là derrière ? Le sol en tremble. Et, quelque part, une stridulation festonne le vacarme.

« Quand vous voudrez... »

J'avais oublié le contremaître casqué, mon cicérone. Je le suis en trébuchant, cherchant à déceler dans la scorie crissante l'obstacle sournois pour mes pieds seuls.

A notre approche, une cornue se prosterne et bave. La lave ricoche, éclabousse. Elle éclaire de pourpre des silhouettes bleu clair, casquées, elles aussi.

Dans la gueule ronde offerte à la torture, les hommes introduisent une sorte d'épieu, rail pointu qu'ils manœuvrent étreint par leurs longues tenailles. Une table soulève l'étrange outil. Des paquets de croûte brûlante tombent, s'écrasent ou roulent. « Montons au plancher... »

L'escalier de fer débouche sur une fantasmagorie enclose : colonnes, piliers puissants, rambardes maigres et gauchies. D'amples clartés s'entremêlent sur l'os-sature fardée de gris, qu'elles bigarrent.

Des souffles, des halètements surprennent. De gros tuyaux articulés résonnent sous des dégringolades métalliques. Chaleur et lumière déferlent ; et le bruit, multiforme.

Rangées en positions diverses, et soutenues à mi-corps, voilà toutes les cornues. Des hommes cuirassés d'amiante, encapuchonnés, pensent des lèvres ébréchées ; d'autres, masqués de treillis noir, s'arcbutent devant les monstres et pèsent sur des barres ; d'autres encore lancent aux gueules des pelletées de nourriture qu'ils prennent à des tas épars.

Un grondement. Au bout de la vaste plate-forme surgit un véhicule difforme, qui rampe, lourd. Il porte sur le dos l'énorme tasse emplie de fonte liquide.

De la cornue qu'il nous cache à présent, monte une fumée sale ; puis la projection d'étoiles se déchaine, et se redresse jusqu'à la verticale.

Un homme se penche sur une louche d'incandescence prélevée. « L'opérateur », m'informe le contremaître.

« Et voici le plus ancien des "deuxièmes de cornue"

de la pause.... Il s'appelle Auguste Dantinne, 34 ans. 14 ans de présence à l'aciérie. Il en a suivi toute la filière... ».

Sur un signe, l'homme s'arrête près de nous. Sans nul doute intrigué.

Grand et large, sans graisse, les épaules carrées. Sa camisole bâille, mais il porte un mouchoir de cou ; un épais tablier lui protège les jambes.

Il relève son masque. A contre-jour, le visage mouillé s'ourle d'or brûlé. Les yeux sont très clairs. Comme le sourire :

— Ah ? Oui : j'habite Ougrée... rue Famelette, tout en haut... Vous voyez où je peux dire ? Il y a quelques maisons en briques rouges... Son rire franc :

— Les fleurs ! Bien sûr, que je les aime ! J'ai un petit parterre devant la maison... Pourquoi me demandez-vous cela ?

Pourquoi ? Oh ! ce serait trop compliqué... Je viens d'éprouver le désir qu'il aimât les fleurs, voilà tout. Explique-t-on de telles pensées ? Explique-t-on les caprices de l'imagination ? Ses yeux clairs, par exemple, me rappellent je ne sais quels grands ciels, et des étendues de bruyère courbée par le vent...

— Eh ! mais, c'est que je les aime aussi, figurez-vous ! Les randonnées dans les bois, les campagnes... J'ai du reste été scout très longtemps...

Le regard me quitte pour errer un moment, nostalgique, par-dessus la rambarde :

— Ah ! oui, l'espace libre, la verdure, le soleil... les beaux paysages... Je fais beaucoup de photos... je les développe...

Je le regarde en l'écoutant. J'observe ses mains grandes, musclées. Ces mains savent se faire souples et légères, pour soigner des fleurs, ou plonger des rectangles de papier dans des bacs minuscules... Et ces yeux-là, qu'étonne ma gravité, ces yeux-là qui affrontent, chaque jour, des volcans en bouteille, je les vois qui luisent au reflet d'une lampe menue et voilée de rouge...

— On m'appelle. Excusez-moi...

Je le regarde partir vers ses camarades. Déjà il a baissé son masque. Il traverse le champ de lumière. Cette force tranquille... Il m'a dit : « Quand j'ai commencé ici, j'étais plutôt long et maigre... Je croyais ne pas pouvoir résister... Mais je me suis obstiné... »

Le voilà presque au fond. Dans un instant, je le reconnaitrai mal parmi les autres. Tous officiants sans visage d'un rite hallucinant...

Près de l'escalier, le contremaître m'attend. Il va me reconduire au bord de la vraie nuit.

S'il pouvait y avoir un peu de bruine !

LE RAIL



Pourquoi placer sous la rubrique de « la grande usine » le chemin de fer ? C'est que celui-ci, avec ses rails, ses wagons, ses locomotives à vapeur est, par excellence, le produit de l'industrie lourde. Réciproquement, sans chemin de fer, pas d'approvisionnement en matières premières, ni d'accès aux débouchés.

(...)

« Dans le cours de l'été de 1838, nous allâmes un dimanche avec l'oncle Jean à Bierset, village situé à une lieue des Cahottes, pour voir passer un convoi – on ne disait pas encore le train – du chemin de fer dont la ligne de Bruxelles à Liège par Malines venait d'être récemment construite et livrée à l'exploitation.

Ce genre de locomotion tout nouveau mettait les populations tellement en émoi que des centaines de cu-

rieux s'y rendaient de tous les villages environnants dans le même but et que l'on avait composé une chanson là-dessus, dont, si ma mémoire est fidèle, voici le refrain :

*Par derrière et par devant
La vapeur va comme le vent
Vive le nouveau commerce.*

La première – ou une des premières – locomotive qui fut mise en circulation de Bruxelles à Malines et de cette ville à Ans, car le chemin de fer n'aboutissait pas encore plus loin à cette époque¹, ressemblait fort peu à celles d'aujourd'hui. Elle avait un aspect formidable, avec sa cheminée d'une hauteur et d'une grosseur énormes, crachant le feu et la fumée, et c'était réellement terrifiant de la voir arriver au loin. »



Fig. 1 : Mémoires et souvenirs d'enfance et de jeunesse par A. LANGE, officier de police en retraite, Liège, 1898, p. 19, cité dans Carl Havelange, Etienne Helin et René Leboutte (éditeurs), *Vivre et survivre. Témoignages sur la condition populaire au pays de Liège. XII-XXème siècles*, Editions du Musée de la Vie Wallonne, 1994, p. 142.

¹ Il fallut attendre la construction du « plan incliné » et de ses treuils pour qu'en 1842 la ligne Ostende-Cologne atteigne la gare des Guillemins.

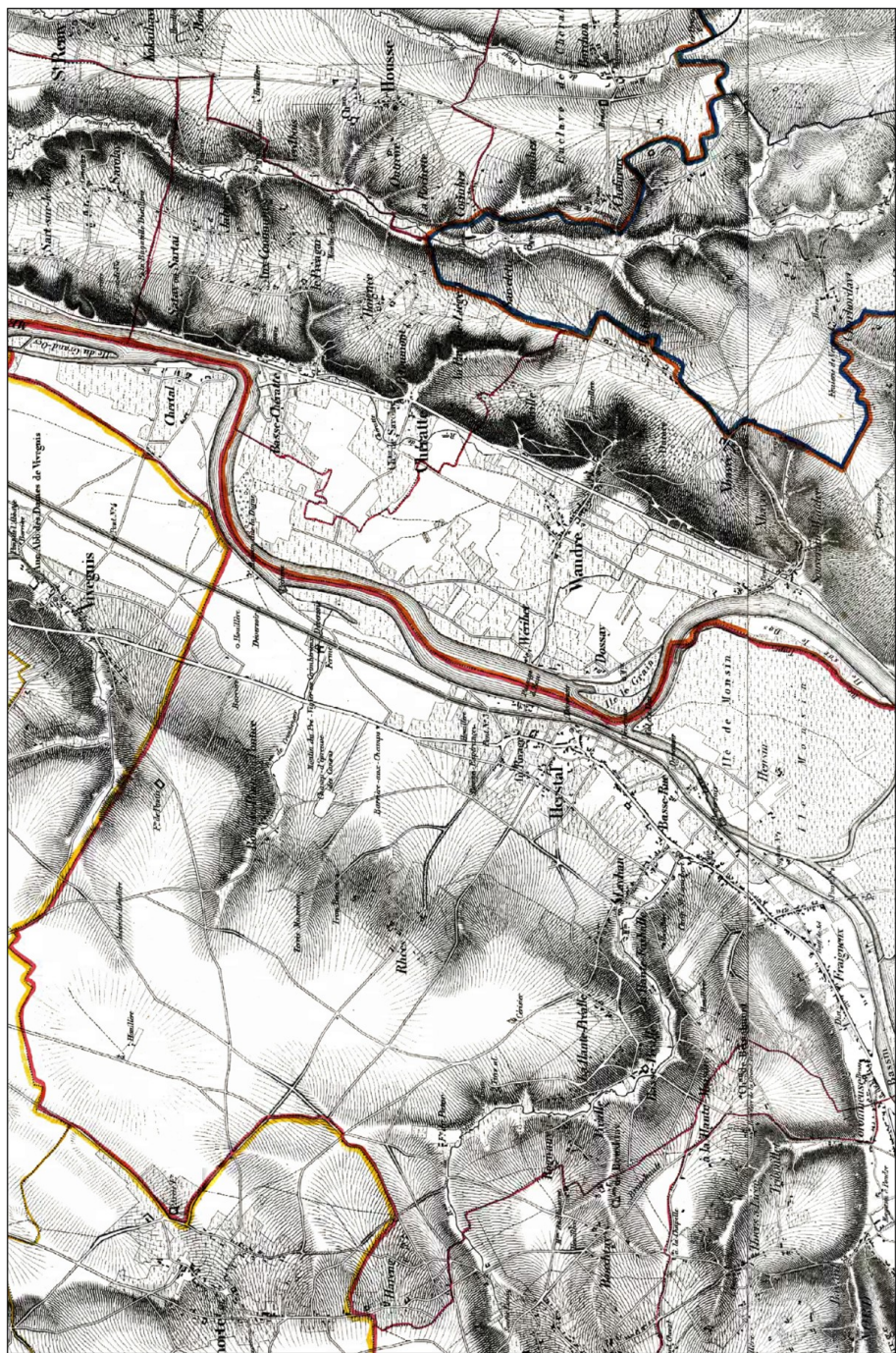


Plan général

Donnée au 1/50,000
Donnée au 1/50,000
Donnée au 1/50,000

1:50,000





Zoom Herstal-Monsin-Chertal

Source : Carte de l'Alsace, Service des cartes, 1890.
Source de l'Etat : Carte de l'Alsace, Service des cartes, 1890.
Mise en page : Centre d'histoire des Sciences et des Techniques - Université de Liège



Zoom Liège-Angleur-Jupille

Source de plan : carte topographique au 1:50,000 (1880)
Carte de Liège et de la région (1880)
Carte de Liège et de la région (1880)
Bases en papier : Centre d'histoire des Sciences et des Techniques - Université de Liège

1:20,000



SUR LES LUTTES

OUVRIÈRES ET LUDDITES (CONTRE LES MACHINES)

A

La grève des cloutiers en décembre 1719 n'est pas seulement une des plus anciennes ; elle revêt des caractères qui subsisteront jusqu'à la fin du XIX^e siècle et parfois au-delà. Motivée par la crainte du chômage ou d'une baisse des salaires, la cessation du travail s'accompagne de manifestations tapageuses et de cortèges sur la voie publique. Les menaces visent les ouvriers non-grévistes, les patrons qui continuent à faire travailler et leur outillage. Les patrons invoquent la liberté de produire et requièrent d'abord la sauvegarde du Prince, ensuite son arbitrage, sachant bien qu'à la longue une intervention de la troupe serait inopérante :

« Deny Manay, marchand de cloux de cette cité, représentera [...] que, comme certains marchands de cloux de votre ville de Liège ont été en défaut ou refusé de donner du fer et de l'employ à leurs ouvriers de cloux et y ceux ouvriers ou plusieurs d'entre eux, voiant que les ouvriers appartenants aux autres maîtres et, entre autres au remontrant, avoient du fer et de l'employ et ne cessoient de travailler, ils se sont présumé, par certain caprice ou sollicitation et pour empêcher que les autres ne travaillassent non plus qu'eux, de s'en aller tambour battant, portant armes et banieres, parmi tous les villages où il y avoit des ouvriers de cloux habitants, faisant défence à quiconque de travailler et menaçant même, en cas ils travaillassent, de les tuer, maltraiter et entrer par force dans les forges et d'y prendre ou couper les soufflets. Ce qu'effectivement ils ont fait à plusieurs, tellement que, quantité d'ouvriers et entre autres ceux du remontrant, se trouvant ainsy menacés, n'osent, par crainte, travailler. »



B

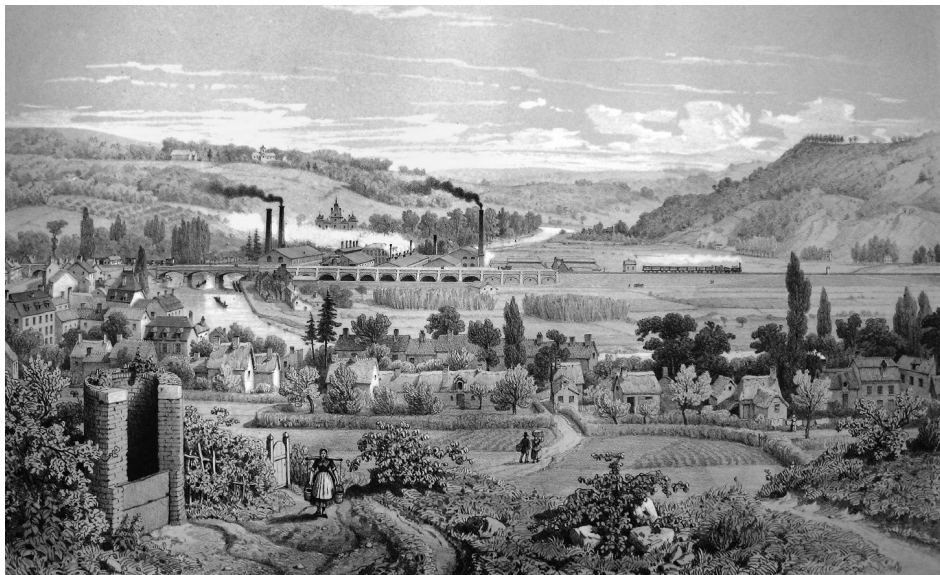
[...] L'ouvrier entretient une sourde rancune contre les machines. Beaucoup même qui en vive les briseraient s'ils n'étaient contenus par cette civilisation même qui en vivent les briseraient s'ils n'étaient contenus par cette civilisation même, dont si peu de douceurs arrivent jusqu'à eux. Chose étrange ! Ils se plaignent ou se laissent plaindre par leurs amis d'être les parias du travail, et pourtant ils en réclament en quelque manière le monopole [...] Mais ce qui les irrite, c'est la transition, c'est ce fait brutal, inique, impitoyable, qui tombe tout à coup au milieu d'un atelier comme un ordre d'expulsion en masse, c'est cette machine venant rafler d'un coup le travail et le salaire de cent ouvriers, dans une société hérissée de prohibitions, qui ne veut pas pourvoir à l'emploi de tous ces bras licenciés, et qui ne comprend qu'un côté de la pensée de la Providence. Il faudra pourtant y songer bientôt, car voilà que les machines renouvellent toutes les in-

dustries, et augmentent cette masse de travailleurs disponibles dont le loisir est si menaçant, parce que la faim et ses sombres instincts en aigrissent tous les moments. Les grandes inventions, une fois dans le monde, ne reculent plus ; elles marchent avec une force fatale, poussant devant elles tous les vieux procédés, toutes les routines qu'elles sont venues remplacer. C'est ainsi que l'imprimerie a balayé toutes les institutions du monde féodal ; c'est ainsi que la vapeur balayera, s'il plaît à Dieu, toutes les prohibitions, restrictions, privilèges et monopoles, qui entretiennent si peu de riches et qui font tant de pauvres. Seulement l'œuvre de déblayement sera moins longue pour la vapeur que pour l'imprimerie, parce que celle-ci viendra en aide à celle-là, et qu'il n'y a rien qui puisse tenir longtemps contre l'union des deux plus grandes forces connues du monde matériel et du monde moral.

A. Carl Havelange, Etienne Helin et René Laboutte (éditeurs), *Vivre et survivre. Témoignages sur la condition populaire au pays de Liège. XII-XX^e siècles*, Editions du Musée de la Vie Wallonne, 1994, p. 282.

B. D. Nisard, *Souvenirs de voyage*, T. II, Paris, 1839, cité dans Carl Havelange, Etienne Helin et René Laboutte (éditeurs), *Vivre et survivre. Témoignages sur la condition populaire au pays de Liège. XII-XX^e siècles*, Editions du Musée de la Vie Wallonne, 1994, pp. 283-284.

HUGO



Cependant le soir vient, le vent tombe, les prés, les buissons et les arbres se taisent, on n'entend plus que le bruit de l'eau. L'intérieur des maisons s'éclaire vaguement ; les objets s'effacent comme dans une fumée ; les voyageurs bâillent à qui mieux mieux dans la voiture en disant : nous serons à Liège dans une heure. C'est dans ce moment-là que le paysage prend tout à coup un aspect extraordinaire.

Là-bas, dans les futaies, au pied des collines brunes et velues de l'occident, deux rondes prunelles de feu éclatent et resplendent comme des yeux de tigre. Ici, au bord de la route, voici un effrayant chandelier de quatre-vingts pieds de haut qui flambe dans le paysage et qui jette sur les rochers, les forêts et les ravins, des réverbérations sinistres. Plus loin, à l'entrée de cette vallée enfouie dans l'ombre, il y a une gueule pleine de braise qui s'ouvre et se ferme brusquement et d'où sort par instants avec d'affreux hoquets une langue de flamme.

Ce sont les usines qui s'allument.

Quand on a passé le lieu appelé la Petite-Flemalle, la chose devient inexprimable et vraiment magnifique. Toute la vallée semble trouée de cratères en éruption. Quelques-uns dégorgent derrière les taillis des tourbillons de vapeur écarlate étoilée d'étincelles ; d'autres dessinent lugubrement sur un fond rouge la noire silhouette des villages ; ailleurs les flammes apparaissent à travers les crevasses d'un groupe d'édifi-

ces. On croirait qu'une armée ennemie vient de traverser le pays, et que vingt bourgs mis à sac vous offrent à la fois dans cette nuit ténébreuse tous les aspects et toutes les phases de l'incendie, ceux-là embrasés, ceux-ci fumants, les autres flamboyants.

Ce spectacle de guerre est donné par la paix ; cette copie effroyable de la dévastation est faite par l'industrie. Vous avez tout simplement là sous les yeux les hauts fourneaux de M Cockerill.

Un bruit farouche et violent sort de ce chaos de travailleurs. J'ai eu la curiosité de mettre pied à terre et de m'approcher d'un de ces antres. Là, j'ai admiré véritablement l'industrie. C'est un beau et prodigieux spectacle, qui, la nuit, semble emprunter à la tristesse solennelle de l'heure quelque chose de surnaturel.

Les roues, les scies, les chaudières, les laminoirs, les cylindres, les balanciers, tous ces monstres de cuivre, de tôle et d'airain que nous nommons des machines et que la vapeur fait vivre d'une vie effrayante et terrible, mugissent, sifflent, grincent, râlent, reniflent, aboient, glapissent, déchirent le bronze, tordent le fer, mâchent le granit, et, par moments, au milieu des ouvriers noirs et enfumés qui les harcèlent, hurlent avec douleur dans l'atmosphère ardente de l'usine, comme des hydres et des dragons tourmentés par des démons dans un enfer.

Victor Hugo, Le Rhin, lettres à un ami, Lettre VII.

CONTRASTES

« Au début de ces essais industriels, Seraing ne jouissait pas de l'aisance qu'on y remarque actuellement, sa population comptait à peine 1800 âmes; Seraing n'était en un mot qu'un obscur village ». Hippolyte KUBORN, Histoire de Seraing depuis ses origines jusqu'à nos jours, Seraing, Librairie industrielle, 1861, p. 127.



« Je buvais au principe de la civilisation des temps modernes. Car la houille, c'est le feu; le feu, c'est l'âme de l'industrie; l'industrie c'est l'âme des temps modernes. La houille appliquée à l'industrie, c'est un des fruits de cet arbre de la science, d'où sont déjà tombés, à leur jour de maturité, d'autres fruits dont l'homme ne peut plus se passer que de pain, l'imprimerie, la boussole, la presse, fruits doux-amers, d'où sont sortis beaucoup de biens, beaucoup de maux, mais peut-être plus des premiers que des seconds »

D. Nisard, Mélanges, Paris, Delloye et Lecourt, 1838 (Souvenirs de voyage, T. I), p. 399-400.



« Autour de Liège, tout est noir, poussiéreux : la nature s'est rencontrée là avec un ennemi implacable, l'industrie. Voici Lemnos et ses cyclopes; la terre, l'herbe, les animaux sont également noircis par la poussière de l'usine. Cette poussière, elle pénètre dans les vêtements, dans le corps, elle aveugle, on la respire »

ANONYME, Guide de la ligne du Nord, Londres, Cologne, Aix-la-Chapelle, Paris, Paulin et le Chevalier, 1855, p. 80.

LA FABRICATION DU ZINC

SAINT-LÉONARD ET LES CONTESTATIONS DE RIVERAINS

« La Vieille Montagne, Société qui se préoccupe avant toute chose du soin de réaliser des bénéfices considérables sans chercher à concilier ses intérêts particuliers avec ceux de l'intérêt général, avec ceux de l'humanité. Indiquerons nous ici les tristes résultats de cette usine sur la salubrité du quartier du Nord. Nous croyons la chose au moins inutile; ils ne sont malheureusement que trop connus et l'exécration que les habitants lui ont vouée vous fera mieux comprendre que toutes nos réflexions combien ils ont à souffrir

de ce redoutable voisinage. Nous réclamons donc de votre haute sagesse de promptes mesures propres à atténuer autant que possible les effets pernicioeux de la fabrication du zinc. Nous demandons que, dans aucun temps cette société ne soit autorisée à agrandir le siège déjà beaucoup trop vaste de ses opérations, et nous désirons surtout qu'il lui soit enjoint de faire usage immédiatement de tous les appareils connus pour remédier à son action délétère ».

Extrait de la « Pétition des habitants du quartier du Nord du 12 octobre 1853 », reproduite dans Bulletin administratif de la Ville de Liège, 1853 (séance du 25 octobre 1853), Liège 1854, p. 528.



« La vallée de la Meuse dans la province de Liège, étire sans solution de continuité sur une de ses rives, des bourgades industrielles qui changent de nom sans changer de rue. Ce ne sont sous le ciel gris que constructions enchevêtrées, passerelles d'acier, tourelles d'aciéries, flamboiements de hauts fourneaux et scintillements multipliés de fours à coke, enfin, coulées de corons uniformes et sombres. De l'autre côté du fleuve indolent comme un canal, au pied des bois qui couronnent les accidents de terrain, se traînent, sur la glèbe unie, de lourds nuages de fumée qui dévorent toute végétation sur leur passage. Pas d'élevage sur cette terre grasse. Les vapeurs ont détruit les prairies »

Le Matin, 8 déc. 1930.

« Quand il y a quelque 40 ans, on établit pour la première fois une usine à zinc au centre du faubourg Saint-Léonard à Liège, la quantité d'émanations zincifères qui s'échappaient des fours était tellement considérable qu'elle recouvrait littéralement les cours de l'établissement et les propriétés voisines. Une at-

mosphère épaisse et blanchâtre régnait constamment au niveau du sol, les plantes incrustées par des produits pulvérulents de diverses sortes périssaient rapidement, et les chiens mêmes ne pouvaient tenir longtemps dans l'intérieur de l'usine ».

BOENS, H., Étude hygiénique sur l'influence que les établissements industriels exercent sur les plantes et sur les animaux qui vivent dans leur voisinage ou examen des dommages qui sont généralement imputés à ces établissements, Charleroi, 1855, p. 12.



SOMMAIRE

BIENVENUE À BORD!	3
UN DE L'ACIÉRIE	5
LE RAIL	6
SUR LES LUTTES OUVRIÈRES ET LUDDITES (CONTRE LES MACHINES)	11
HUGO	12
CONTRASTES	13
LA FABRICATION DU ZINC – SAINT-LÉONARD ET LES CONTESTATIONS DE RIVERAINS	14

